Une Histoire de la Nouvelle France. Français et Amérindiens au XVI^e siècle

André Lespagnol

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/abpo/5706>

DOI : 10.4000/abpo.5706

ISBN : 978-2-7535-8091-6

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2020

Pagination : 194-197

ISBN : 978-2-7535-8090-9

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

André Lespagnol, « *Une Histoire de la Nouvelle France. Français et Amérindiens au XVI^e siècle* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 127-2 | 2020, mis en ligne le 30 juin 2020, consulté le 05 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/5706> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.5706>

Gallery, qui sert de point de départ à l'étude des deux œuvres. Le revers de la médaille c'est la pliure des pages qui coupe au tiers nombre de reproductions de dessins et de manuscrits au format « paysage », privant le lecteur de la vision intégrale du document.

Le véritable tour de force réside cependant dans le parti-pris systématique, après chaque citation du nom d'une œuvre, d'afficher le numéro de figure de sa reproduction dans l'ouvrage. Ce travail considérable, rarement pris en défaut, et qui repose sur une progressivité savante de la mise en place iconographique, permet tous les types de lecture. Le lecteur qui s'astreint à lire le livre de bout en bout en retire une véritable familiarité avec Léonard et ses œuvres, celui qui plonge au hasard dans un chapitre où quelque document inconnu aura capté son attention, ne manquera rien pour autant de ce qui s'est écrit auparavant.

C'est au prix de cette rigoureuse organisation interne et grâce à une iconographie renouvelée et soigneusement sélectionnée que le livre de Laure Fagnard, ouvrage savant, bien écrit, mais souvent dense, se lit sans déplaisir, permettant au lecteur d'entrer dans l'intimité des œuvres.

Agnès THÉPOT

TURGEON, Laurier, *Une Histoire de la Nouvelle France. Français et Amérindiens au XVI^e siècle*, Paris, Belin, 2019, 226 p.

Plutôt qu'à son titre, classique et un peu décalé, fions-nous au sous-titre de l'ouvrage – « Français et Amérindiens au XVI^e siècle » – pour en saisir l'objet, qui marque à plus d'un titre une rupture par rapport aux visions traditionnelles de l'installation des Français en Amérique du Nord au début de l'ère moderne. Celle-ci se marque d'abord sur le plan chronologique, en se focalisant sur un long XVI^e siècle allant de la dernière décennie du XV^e siècle (celle de la « découverte » des « terres neuves » par Cabot, les Corte Real et sans doute divers pêcheurs européens, bretons ou basques) à la première du siècle suivant, c'est-à-dire jusqu'à la première installation durable des Français sur le continent avec la fondation de Québec en 1609, et donc avant la création formelle de la colonie de la Nouvelle France. C'est sur cette période ambiguë et passionnante, mais longtemps resté obscure, qu'il appelait à « redécouvrir » dans un travail antérieur, que L. Turgeon concentre son attention en nous fournissant une première synthèse.

Mais la rupture porte aussi sur la problématique, en décalage avec l'histoire traditionnelle des « découvertes » de lieux, des prises de possession symboliques et des tentatives d'installation éphémères des Européens en Amérique. Elle se centre sur la « rencontre » qui s'opère alors entre des groupes humains (peu nombreux d'ailleurs), porteurs de deux « civilisations » : des Européens, en l'occurrence des sujets du roi de France dans leur diversité régionale (Normands, Bretons, Saintongeais, Basques) et des Amérindiens, à la fois des chasseurs-cueilleurs comme les Beothuks ou les Mik'maqs, et des groupes en voie de sédentarisation comme les Iroquoiens, Hurons ou Algonquins, dans un vaste territoire allant du Labrador au golfe du Maine, de Terre-Neuve et du Cap Breton aux Grands Lacs *via* le réseau hydrographique du Saint Laurent.

Par-delà les dimensions parfois violentes de ces premiers contacts, comme Roberval et Cartier purent l'éprouver lors de leur tentative d'installation près de Québec en 1542-43, l'auteur focalise son analyse sur les dimensions pacifiques de cette relation, fondées sur l'échange réciproque d'objets, et sur l'impact socio-

culturel de ces biens venus d'ailleurs (et donc exotiques) sur les sociétés qui les reçoivent et se les approprient de part et d'autre de l'Atlantique. Il s'agit donc d'une démarche pluri-disciplinaire combinant approches et méthodes historiques et ethnologiques, et mobilisant une large gamme de sources. Les riches relations de voyage des marins, marchands et missionnaires français relues avec cette approche ethnologique et les sources notariées des ports atlantiques français, de Bordeaux à La Rochelle et Rouen (que l'auteur avait déjà exploré notamment dans « Bordeaux and the Newfoundland trade in the XVIth century », *International Journal of Maritime History*, 1997), sont ainsi confrontées à l'ample matériel provenant des fouilles menées depuis des décennies par les archéologues canadiens et américains sur les sites amérindiens, ainsi d'ailleurs que sur quelques sites d'installation des pêcheurs européens – baleiniers basques notamment – dans l'estuaire du Saint-Laurent. Pour effectuer cette étude, L. Turgeon a sélectionné quatre catégories d'« objets » jugés majeurs dans cette mise en relation, avec un souci de symétrie, puisqu'on y trouve les deux premiers produits-clé de l'exploitation des ressources nord-américaines par les Européens – la morue et les fourrures –, et les deux principaux types de produits européens échangés avec les Amérindiens, les chaudrons de cuivre et les perles.

L'analyse commence par la morue, en toute logique puisque c'est en pourchassant ce poisson que les pêcheurs européens ont sans doute « découvert » avant 1500 ces « terres neuves » que les Portugais baptisèrent « terre des bacalaos ». L. Turgeon rappelle le caractère précoce de sa mise en exploitation (dès 1510 *a minima* pour les Bretons), et il souligne à juste titre le caractère massif du développement de l'armement et de la production morutière au cours du siècle en France, alors pays *leader*, surtout après l'autorisation accordée en 1540 par François I^{er} à tous les ports d'armer pour Terre Neuve. Avec vers 1580 plus de 500 navires armés dans une cinquantaine de ports petits et grands, 40 000 tonneaux et 12 000 hommes mobilisés, c'était alors en termes physiques une activité maritime au moins comparable à la « *Carrera de Indias* » espagnole. Il montre cependant le caractère « asymétrique » de cette activité, qui ne reposait pas sur l'échange car les Amérindiens ne pêchaient ni ne consommaient la morue, ce qui éliminait d'ailleurs tout risque de concurrence autour de la ressource. C'est donc du côté de la France que se manifesta l'impact de ce nouveau produit, et L. Turgeon insiste à juste titre sur la croissance spectaculaire de la demande pour un produit « consommé partout et pour tous », des ports aux villes de l'intérieur, sur les tables des grands comme pour les pauvres dans les hôpitaux. Ce succès de la morue s'explique par ses qualités intrinsèques de goût et de conservation, la possibilité de l'intégrer dans les menus des nombreux jours « maigres » imposés par le catholicisme, mais aussi par son caractère « exotique », avec de nouvelles pratiques culinaires, faisant de ce « fabuleux poisson » le premier lien concret, matériel et symbolique de millions de Français avec le Nouveau Monde. Cependant, du côté américain, cette activité productive de type manufacturier, qui se pratiquait à terre sur les côtes, tant pour la pêche que pour le conditionnement du poisson par séchage, constituait une première forme d'occupation, saisonnière mais régulière, des rivages nord-américains par les Européens – une forme de « proto-colonialisme » selon la formule de P. Pope –, et elle contribua bientôt à amorcer les échanges avec les sociétés autochtones à travers l'essor d'armements combinant la pêche et la « traite », en l'occurrence celle des fourrures.

Cette seconde catégorie d'objets-clés de la « rencontre » entre Amérindiens et Français – les fourrures – allait avoir un impact plus complexe et plus profond des deux côtés de l'Atlantique. L'auteur montre bien les étapes de l'extension de cette « traite », d'abord comme activité complémentaire des pêcheurs avec les

indigènes rencontrés sur les côtes, puis comme activité mixte d'armements « en pêche et traite des fourrures », enfin avec l'essor d'une activité de traite spécialisée impulsée par des marchands normands, bordelais ou bretons (les Malouins à partir de 1584) qui pénétra jusqu'en l'estuaire du Saint Laurent, avec installation de postes de traite comme Tadoussac au confluent du Saguenay. Cette activité de traite impliquait cette fois les Amérindiens, car la production primaire dépendait d'eux pour la chasse et la préparation des peaux, et ils furent sans doute à l'initiative de l'échange comme le révèlent les premiers contacts de Cartier avec eux dès 1534-35. Ce fut le cas notamment pour l'offre de peaux de castor, animal qu'ils chassaient et appréciaient eux-mêmes pour sa chair et sa fourrure... et admiraient pour ses qualités d'organisation collective (!), lorsqu'ils s'aperçurent que ces fourrures suscitaient un vif intérêt chez les Français : celles-ci leur permettaient d'obtenir par le troc toute la gamme des produits européens qu'ils désiraient (« le castor fait tout » selon une expression indienne), comme en attestent les multiples fouilles archéologiques conduites sur les sites amérindiens jusqu'au cœur des Grands Lacs. Mais cet essor fulgurant de la traite des fourrures après 1580, qui en fit un des « commerces riches » majeurs de l'espace atlantique, trouvait sa source, comme le souligne L. Turgeon, dans l'explosion concomitante de la demande en France pour ces pelleteries, avec le succès de la mode (masculine) des chapeaux de castor auprès des élites (à commencer par le roi Henri IV en 1584), puis de larges classes moyennes urbaines, complétée par celle – féminine – des manchons de martre ou de loutre, avec l'essor corrélatif d'une production de luxe surtout parisienne (mise en évidence par Bernard Allaire, *Pelleteries, manchons et chapeaux de castor. Les fourrures nord-américaines à Paris, 1500-1620*, Paris, 1999). Mais il montre aussi que cette traite des fourrures a permis aux Français dès la fin du xvi^e siècle d'étendre leur influence sur les sociétés amérindiennes, par les jeux d'alliances et de collaborations qu'elle induisait pour étendre les zones de collecte, faisant ainsi du commerce un vecteur caractéristique du style de pénétration puis de colonisation française en Amérique du Nord.

Cependant, c'est avec la poursuite de cette « biographie des objets » dans les 3^e et 4^e chapitres vers des produits venus d'Europe, et leur appropriation par les Amérindiens, que l'analyse de L. Turgeon apporte les éléments les plus neufs, et parfois surprenants pour le lecteur français. Les deux catégories d'objets étudiés – les chaudrons de cuivre et les perles – ont été sélectionnées parce que les plus présentes dans les sites amérindiens, dont les fouilles permettent d'établir avec précision la chronologie et la géographie de leur diffusion généralisée dans tout le nord-est américain au cours du xvi^e siècle. On a là la preuve qu'ils étaient recherchés de manière privilégiée par ces peuples, comme le confirment aussi en amont les actes notariés dans les ports français attestant leur présence massive dans les cargaisons d'envoi. Mais pour expliquer ces choix, il récuse les explications « matérialistes » par les qualités d'usage supérieures de ces biens, pourtant certaines, pour les chaudrons (et autres objets en cuivre échangés – couteaux, haches), pour privilégier, dans une véritable approche ethnologique, les usages symboliques et culturels de ces objets. Ainsi les chaudrons, appropriés en grand nombre par les Amérindiens, apparaissaient comme un facteur de cohésion sociale et d'unification du groupe (voire de groupes alliés), à travers leur rôle central dans des banquets collectifs, que désignait l'expression « faire chaudière » dans les témoignages des voyageurs français ; et on les retrouvait de même dans des rites funéraires et les sépultures collectives, pour accompagner les morts vers l'au-delà. Ces usages symboliques sont encore plus évidents pour les perles – de coquillages, puis surtout de verre –, que vont produire en masse des ateliers parisiens sur le mode vénitien pour l'exportation vers l'Amérique du Nord. Considérées comme des bijoux pré-

cieux, montées par dizaines en bracelets, ceintures ou colliers (les « *wampums* »), ces perles d'origine « exotique » servaient de parure pour les femmes, d'objets de protection pour les enfants, et prenaient une fonction politique de prestige chez les chefs, qui pouvaient les porter au combat ou dans des négociations solennelles ; et on les retrouvait aussi en masse dans les sépultures pour accompagner les défunts vers l'au-delà.

Au total, voilà donc un ouvrage novateur et stimulant, dans la méthode comme sur le fond, qui nous amène à modifier notre regard sur les premiers pas de l'implantation des Français sur le continent nord-américain, sous le signe de la rencontre de deux civilisations et de son impact socio-culturel de deux côtés de l'Atlantique. On aimerait cependant en savoir plus sur les dimensions économiques du processus, qu'il s'agisse des modalités de la « traite » ou du troc, et de la pénétration des mécanismes de l'économie de marché chez les Amérindiens comme le suggère l'utilisation des colliers de « *wampums* » chez les Iroquois comme monnaie. Et il y a lieu aussi de s'interroger sur son impact socio-politique à terme, à travers les phénomènes de création de réseaux de collaboration et d'alliances, mais aussi de concurrences et de conflits que pouvait induire la traite des fourrures entre les tribus amérindiennes. Ce travail nous fournit ainsi une nouvelle brique pour la construction d'une « autre histoire » de la Nouvelle France, comme celles apportées pour les siècles postérieurs par les travaux de Gilles Havard sur l'« Amérique fantôme », francophone et métisse, des coureurs des bois et des voyageurs (notamment *Histoire des coureurs des bois ; Amérique du Nord 1600-1840*, Paris, 2016 et *L'Amérique fantôme. Les aventuriers francophones du nouveau Monde*, Paris, 2019). Ce sont pour cette partie du monde, autant de précieux éléments pour une nouvelle histoire « mondiale » en construction, dépassant les biais de l'euro-péo-centrisme.

André LESPAGNOL

CELTON, Yann, (dir.), *Taolennoù Michel Le Nobletz. Les tableaux de mission*, Châteaulin, Locus Solus, 2018, 87 p.

En mai 2017 s'est tenu à Douarnenez un important colloque à l'occasion du 400^e anniversaire de l'arrivée de Michel Le Nobletz dans cette ville, autour d'une exposition exceptionnelle au Port-musée présentant les fameuses cartes peintes (*taolennoù*) du missionnaire conservées aux Archives diocésaines de Quimper. Deux publications de grande qualité parues l'année suivante, sous la direction de Yann Celton, en sont issues : la première rassemble les actes du colloque ; la seconde propose une édition commentée des *taolennoù*. Elles révèlent à quel point un sujet que l'on pensait bien connaître grâce à des études majeures publiées il y a plusieurs décennies – on pense notamment aux travaux d'Alain Croix et Fañch Roudaut – méritait qu'on lui consacre une attention renouvelée.

Le tour de force de Yann Celton et des organisateurs du colloque est d'avoir réussi à rassembler une grande variété de disciplines, d'approches et de générations autour de celui qui a souvent été surnommé *ar beleg fol* (le prêtre fou), mais qu'Yvon Tranvouez rebaptise avec bonheur « l'exalté du far west » dans l'introduction des actes, expression reprise comme titre de la conclusion d'Alain Croix. Les vingt contributions, auxquelles il faut ajouter plusieurs annexes utiles recensant les sources et les publications autour du missionnaire, s'articulent en quatre grands thèmes : le contexte, les cartes peintes et leur enseignement, Dom Michel et la mystique du temps, et enfin la postérité de Michel Le Nobletz. Les études